

# Promouvoir la mixité culturelle dans l'éducation des enfants



Malgré les avancées de l'égalité entre hommes et femmes, l'offre culturelle proposée aux enfants dès leur plus jeune âge, qu'il s'agisse de littérature de jeunesse ou de jeux, diffuse et perpétue encore de nos jours les stéréotypes sexistes habituels. Pourquoi ?

Les albums illustrés, matériel pédagogique en maternelle et dans les petites classes, ont repris la fonction qui avait été, jusqu'à la première moitié du siècle dernier, celle des alphabets et des livres de lecture. Cette

■ Adéla TURIN

fonction, longtemps franchement assumée aussi bien par les textes que par les images, était celle de conditionner filles et garçons aux rôles que la société leur réservait. Livres et alphabets visaient, en gros, à préparer les garçons aux positions de pouvoir (social et/ou domestique) et à réconcilier les filles avec leur destin de ménagères et de mères, en leur promettant, en compensation, le bénéfice illusoire de la gestion d'une sphère vaguement définie comme étant « le privé et l'affectif ». Il s'agissait aussi – et c'est encore le cas en grande

mesure – de justifier aux yeux des enfants le fait que les femmes n'aient pas le même statut que les hommes, en fondant cette inégalité sur des différences biologiques et des choix dits « naturels ».

Les albums, dont les protagonistes sont en proportion écrasante des garçons, des hommes ou des animaux mâles, proposent aux garçons une gamme vaste et hétérogène de modèles (composée de qualités le plus souvent incompatibles) qui va du héros sans peur et sans scrupules au savant intègre, du père juste au séducteur irrésistible, de l'aventurier au saint. Modèles virils fantomatiques qui servent aux garçons (et plus tard aux hommes) à s'autodéfinir supérieurs aux filles et aux femmes.

Si les textes des albums sont actuellement plus scrupuleux, ce n'est pas toujours le cas des images, qui véhiculent très souvent un « texte » parallèle transmettant des messages sexistes sur les rôles dans la famille et dans la société et sur les caractéristiques psychologiques présentées comme innées et naturelles des hommes et des femmes, des garçons et des filles. Ce message, que les petits enfants apprennent à décrypter très tôt, passe à travers une série d'images symboliques d'autant plus efficaces que, ne sachant pas encore lire, les enfants les regarderont interminablement en se re-racontant l'histoire.

## L EXIQUE SEXISTE

Le lexique d'images symboliques est composé pour l'essentiel de stéréotypes qui signifient les rôles sexués dans la famille, dont voici les principaux :

- **La maternité** est signifiée par le tablier, symbole principal du rôle féminin par excellence : le ménage, le soin des enfants.

- **Massif, le fauteuil** est le symbole du pouvoir domestique. Dans l'appartement des albums, le plus souvent meublé dans un Ikea planétaire, le fauteuil de papa détonne. Ancien, monumental c'est le trône de grand-père, le signe d'un pouvoir patriarcal, immuable et héréditaire. Mais le fauteuil est aussi, paradoxalement, le symbole du travail de papa. Ce dernier parle aux enfants de repos bien mérité après une rude journée de travail rétribué, d'horaires établis. Il leur dit aussi que le travail gratuit de maman n'est pas un vrai travail, puisque aucun horaire ni aucun lieu ne sont prévus pour son repos.

- **Tout ce qui est extérieur à la maison** : l'information, la modernité, la politique, la culture, l'instruction, la participation à la vie de la collectivité, le sport, est symbolisé par le journal, que le père et le grand-père lisent, ainsi que les hommes dans la rue et dans les transports publics. Les femmes, et surtout les mères, ne lisent pas le journal.

- **Les lunettes** symbolisent l'intelligence : elles servent à faire d'un papa avec son bébé un pédiatre, comme aussi à confirmer la traditionnelle incompatibilité, chez une femme, entre beauté et intelligence, en faisant d'une fille qui porte des lunettes l'antipathique et disgracieuse « première de la classe », d'une femme une vieille fille. Les hommes dans les bureaux portent des lunettes, papa les porte souvent, maman jamais.

- **Le porte-documents**, symbole du travail intellectuel et d'encadrement, de la profession libérale, des affaires, est réservé aux pères et aux hommes en général. Il sert à faire d'un homme un PDG, d'une femme une institutrice ou une secrétaire.

- **Les vêtements**. Dans le message que transmettent les images, les couleurs constituent une véritable taxonomie. Les mères et les personnages féminins « positifs » sont habillés de couleurs moyennement saturées et de préférence chaudes, comme l'orange, le jaune cadmium, le vert-jaune. Les couleurs sombres et « dramatiques » comme le violet, le rouge foncé, le noir définissent les personnages féminins négatifs ou transgressifs (la voisine malveillante, la femme de pouvoir, la sorcière). Les couleurs « pastel » parlent de féminité en ajoutant une nuance qui peut être, selon le



contexte, l'extrême jeunesse, la douceur, la timidité ou la niaiserie. Le parme et le rose vifs sont réservés aux coquettes ridicules et aux extravagantes (en général célibataires). En ce qui concerne les imprimés, les fleurettes naïves très espacées parlent de simplicité d'esprit ou de niaiserie. Un tablier à fleurettes arrondi et entouré d'un petit volant décrit une maman coquette et un peu sotte (ou un papa qui fait, *exceptionnellement*, la cuisine ou la vaisselle en sortant de son rôle et en se rendant ridicule). Volants, fronces et nœuds servent chez les animaux habillés à préciser le sexe, l'âge, le rôle et la caractéristique principale du personnage : un nœud très grand et rose *shocking*, par exemple, suffira à dire qu'il s'agit d'une femelle jeune et frivole et, sans que le texte ait à le préciser, on saura si la lapine ou la chatte est une mère avisée, une jeune écervelée, une grand-mère, une voisine malveillante, une pauvre pay-sanne...



- Dans l'héraldique sexiste des albums, *deux animaux*. Symbole d'infidélité, de paresse, d'égoïsme, de sensualité, mais aussi de grâce et de douceur, le chat est féminin. Le chien, endurant, fidèle et dévoué, est le compagnon des hommes et des garçons.

- **La fenêtre et la porte.** La fenêtre est un symbole très fort et très ancien. Comme dans les romans et dans la peinture du XIX<sup>e</sup> siècle, les filles et les femmes à la fenêtre sont légion dans les alphabets et livres de lecture de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et dans une version bien plus sombre dans les albums récents. Les femmes regardent, maussades, l'activité du « dehors », les filles attendent à la fenêtre, pleines d'espoir, l'arrivée du prince charmant... La fenêtre est la limite extrême du « dedans », la frontière du monde des femmes, le lieu de la nostalgie, de l'attente, de la mélancolie. La porte est liée à l'image du père. On le voit partir et revenir, son porte-documents à la main, de ce monde « du dehors » qui est le sien.

- **Les gâteaux et les sucreries** parlent de glotonnerie, de nonchalance, de paresse. En un mot, de féminité : comme le mensonge et la ruse, la gourmandise est échouée aux femmes dans la grande distribution des péchés et travers. Et, comme tout ce que l'on veut marquer au féminin, ils sont surchargés, décorés de guirlandes de crème, souvent recouverts d'un glaçage rose.

- **Les fleurs et leur bagage** (gentillesse, douceur, romantisme, galanterie, don amoureux, décoration d'intérieur, beauté éphémère) sont un symbole féminin. Elles poussent sur des chapeaux cocasses et même directement sur le

crâne des animaux humanisés, pour caractériser les femelles. Les textes du XIX<sup>e</sup> siècle comparaient très souvent les petites filles à des « petites fleurs qu'un souffle flétrit... » dans des contes où l'on voyait des filles blondes et pâles dans des cercueils de cristal, comme la belle au bois dormant. La prise de conscience, même partielle, de la part des éditeurs et illustrateurs, de l'inanité du personnage de la petite fille douce, obéissante, passive et souvent un peu demeurée qui peuplait jusqu'à il n'y a pas si longtemps les albums les débarrasse lentement des deux métaphores qui sévissaient encore il y a une dizaine d'années : la petite chaise et les fleurs.

L'omniprésence de ces messages sexistes n'est pas évidente pour tous : des éducateurs, des parents, des bibliothécaires semblent sous-estimer ou ignorer leur nocivité et leur importance et privilégient, dans l'appréciation qu'ils font d'un livre, un critère qui semble être aussi celui qui guide les éditeurs : l'aspect de l'objet, la qualité des images.



## UNE DESCRIPTION DE LA FAMILLE QUI N'EST PAS INNOCENTE

L'image d'une famille aux rôles stéréotypés est un instrument très efficace et très sournois du pouvoir masculin, en politique et ailleurs. Les images des albums dont le cadre est la famille légitiment aux yeux des enfants une organisation domestique qui vise à permettre à papa de consacrer tout son temps à son travail ou à sa carrière, sans enfants à récupérer à l'école ou à soigner, sans réfrigérateur à remplir, sans interruptions d'aucune sorte. Il s'agit bien de perpétuer l'avantage décisif que représente, dans le monde de la politique, de la culture, de l'entreprise, le fait de pouvoir consacrer toute son énergie à la compétition professionnelle, étant assuré par ailleurs de la continuité de la vie pratique, affective, sexuelle.

Cette situation, qui privilégie naturellement les hommes et rend l'entrée des femmes dans les lieux de la décision et du pouvoir quasi impossible, est montrée aux enfants dans les albums comme un fait naturel. Alors que la question de la vocation et de la future profession des petits garçons est un thème très présent dans les albums, il y est très peu question de choix professionnel en ce qui concerne les petites filles : la profession des femmes, dans les albums, c'est le mariage et la maternité. C'est à travers de telles représentations que l'on continue à placer les filles devant le fameux dilemme (qui n'existe pas pour les garçons) entre la réussite professionnelle et une vie personnelle et affective satisfaisante.

Décrites souvent comme douces, serviables, compatissantes, hypersensibles, les filles se voient attribuer/imposer des qualités qui les freinent dans leurs aspirations et en même temps, paradoxalement, reprocher une longue liste de vices : coquetterie, inconséquence, frivolité, vanité, caprice, jalousie, futilité, gloutonnerie, pusillanimité, paresse et, surtout, fausseté et mensonge, les défauts féminins par excellence depuis... Eve.

Dans leur tentative de suivre les modifications de la société, réelles bien que lentes, éditeurs et créateurs, choisissant la facilité, introduisent actuellement un personnage : le garçon manqué. La petite rêveuse « poétique », la fillette écervelée et sotte, la petite ménagère-maman-infirmière des années 1960-1980 laissent lentement la place à des filles qui copient les attitudes et les goûts des garçons en les surpassant.

Si l'on voit une évolution, même discutable, dans l'image de la fille que colportent les albums, celle de la mère, principal modèle pour les filles, reste inséparable des symbo-



les des tâches ménagères. Fondamentalement inchangée depuis les alphabets et les livres de lecture des années trente et quarante, l'image d'une jolie maman au tablier coquet, heureuse de s'occuper à plein temps de sa maison et de ses enfants, peuplait les albums. Avec l'entrée en masse des femmes sur le marché du travail dans les années soixante, elle a laissé la place à cette servante harassée, en tablier et charrentaises, une mère sur les yeux et un chiffon à la main, qui fait interminablement le ménage dans les albums actuels. En France où, en 2004, 75 % des mères de deux enfants travaillent et assument une double journée de travail, la maternité reste la seule activité des femmes dans les albums. Tous les autres rôles, qu'ils soient professionnels, sociaux ou politiques, sont ignorés. Feuilletant ces livres illustrés, qui inventent des monstres, des machines, des voyages intersidéraux, on est étonné de constater que les auteur(e)s placent des hommes et des femmes qui répondent fidèlement aux stéréotypes y compris dans les contextes les plus farfelus.

Les images des albums ont un impact prégnant sur les enfants, d'autant qu'ils servent de matériel pédagogique en maternelle, avant l'apprentissage de la lecture et dans les petites classes. Dans le processus de définition des modèles sexuels socialement acceptables, d'une évaluation normative de ce qui est bien

et ce qui est mal, de ce qui est « naturel » et de ce qui ne l'est pas pour chaque sexe, les albums illustrés jouent un rôle fondamental. S'ils ne sont pas les seuls supports de la culture patriarcale, leur omniprésence dans les écoles et les bibliothèques, leur permanence et leur prestige en font le véhicule principal.

Mais le sexisme des albums ne consiste pas seulement dans la perpétuation de stéréotypes désormais devenus caricaturaux et de situations qui ne tiennent pas compte des changements qui se sont produits dans la société. Si l'on admet que les livres devraient être des instruments de changement des mentalités, le fait d'exposer des situations réelles sans les critiquer, les donnant ainsi comme des faits naturels, relève aussi du sexisme. Aux filles manquent les modèles auxquels s'identifier, puisque tout ce que la culture dominante valorise (l'art, la science, la technique, le pouvoir économique et politique) est présenté avec des traits masculins et implicitement réservé aux garçons. Absence de modèles qui entraîne l'exclusion des femmes des sphères définies comme « masculines », décrites comme étant différentes, lointaines et implicitement contradictoires avec la sphère qui leur est réservée en raison de leur sexe : la famille, l'affectivité, l'intérieur de la maison. L'identification à ce rôle, martelé à la petite fille alors qu'elle n'a encore aucun recul possible, ne peut que lui être préjudiciable, en bornant le développement de sa personnalité et ses choix de vie. En outre, les filles peuvent se sentir, ou se croire, incapables de s'approprier de la culture – qui, dans le système éducatif, est essentiellement le savoir – et de l'intégrer à leur personnalité de façon libre et créative. Elles se comportent, à l'égard de la culture, avec la timidité et le manque d'assurance du profane qui se trouve, dans un terrain qui n'est pas le sien, face au spécialiste qui l'occupe légitimement.

Ainsi, les potentialités d'une grande partie des femmes restent inexploitées ou non valorisées. Il faut faire en sorte que les filles sachent que l'affectif n'est pas le pratique et que ce n'est pas en faisant le ménage que l'on resserre les liens avec ses enfants ou son compagnon.



## P POURQUOI PAS ?

On peut se demander si la faible progression du partage des tâches domestiques et la difficulté de diversifier l'orientation professionnelle des filles et des femmes ne sont pas liées à l'impact des stéréotypes inculqués dès la plus tendre enfance aux filles et aux garçons à travers mille messages, dont ceux qui leur sont explicitement destinés : les albums illustrés. Puisque l'un des obstacles majeurs que rencontrent les femmes dans leur réalisation professionnelle est la difficulté à obtenir, dans le couple, un partage équitable des tâches ménagères, on se demande pourquoi éditeurs et créateurs évitent si soigneusement de montrer un couple parental égalitaire et solidaire, qui partage les tracas de la vie quotidienne ; pourquoi ils ne montrent jamais aux enfants le couple parental comme un couple d'amoureux, la famille comme un lieu convivial où l'on communique et où l'on s'amuse ensemble. Et l'on se demande pourquoi, dans leur fébrile recherche de situa-

tions inattendues et d'images qui étonnent les enfants, ils évitent si soigneusement de montrer *sans ironie* la femme chef d'orchestre ou capitaine de navire, une femme plombière, le pays gouverné par une Première ministre, une présidente ou tout au moins une reine, l'avion piloté par une femme.

L'égalité passe par la proposition aux enfants d'un autre modèle de famille et par la déconstruction du masculin comme modèle dominant, hégémonique et prévalant tel qu'il est représenté dans les livres, les jeux et le matériel destiné à l'enfance. Même inscrite dans la Constitution, la parité ne prendra réellement effet que lorsque les hommes et les femmes partageront les tâches et la responsabilité de la vie quotidienne et du soin des enfants. Le sexisme des livres, des CD-Rom et des jeux destinés aux enfants n'est pas seulement dans les symboles et les stéréotypes éculés et relativement détectables. Il y a aussi la diversification sexuée de la structure sémantique (sons, mots, couleurs, style graphique) qui les destine tacitement soit aux filles soit aux garçons. En effet, les contradictions que les images et les discours dominants enseignent aux enfants (entre couleurs vives et couleurs pastel, rythme et mélodie, épique et sucré, abstrait et concret, rapide et lent, vertical et horizontal, intelligence et intuition, force et faiblesse, théorie et pratique) se superposent à celles, classiques, d'actif et de passif, d'extérieur et d'intérieur, d'homme et de femme.

Au moment où l'on s'efforce d'obtenir la parité dans le monde de la politique, des carrières et des métiers, en invitant les filles à occuper des terrains traditionnellement réservés aux garçons, on leur impose de le faire en se démarquant des modèles appris depuis l'enfance, en s'appropriant un style, des mots (très souvent à commencer par celui-là même qui définit le métier, resté au masculin), des sons, des attitudes qui leur ont été montrés, depuis l'enfance, comme tabous parce que « appar-

tenant » à l'autre sexe. Et symétriquement, en vertu du mécanisme qui dénie à un sexe les caractéristiques que l'on accorde à l'autre, un avertissement implicite est lancé aux garçons du risque de se faire prendre en flagrant délit de faiblesse, de tendresse, de compassion, de sensibilité. Le risque, en somme, de ne pas se conformer aux images de la virilité.

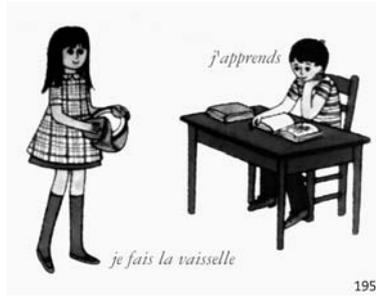
L'éducation des garçons est l'apprentissage de la violence et de l'homophobie. Si l'on fait quelquefois semblant d'admirer chez un garçon des goûts ou des intérêts que l'on définit comme « féminins », on le fait en lui attribuant une « hypersensibilité » qui sous-entend que ces comportements le dévirilisent. Il devient, de ce fait, une sorte de transsexuel culturel, voué au mieux à une carrière « artistique » qui l'exclut des lieux du pouvoir, au pire à la honte homosexuelle. Le grand designer Philippe Stark écrit : « J'ai toujours été très concerné par des préoccupations *a priori* strictement féminines : cette sensibilité est mon capital le plus important. » Très bien mais... pourquoi « féminines » ? Et il n'y a pas que les livres : les jeux électroniques et les CD-Rom conquièrent les enfants et prennent le relais. Autant que les albums, ils mettent ouvertement l'accent sur les clivages ; c'est le cas, parmi bien d'autres, d'un CD-Rom ludo-éducatif créé par un grand éditeur dans lequel on trouve légitime de faire dire aux garçons, dans une cour d'école : « Arf, c'est débile, c'est pour les filles » ; et aux filles : « Berk, c'est débile, c'est pour les garçons ». Ou d'un CD-Rom parascolaire, signé aussi d'un très grand éditeur, où, dans le générique, on fait chanter à un chœur d'enfants : « Nous les petits loups, les zoulous, les marlous, nous les pipelettes, les coquettes... » Des situations et expressions qui ne seraient pas concevables, au pays des droits de l'homme, s'il s'agissait d'enfants africains ou de handicapés ! Mais les sarcasmes, la dérision, le dénigrement, qui sont punis par la loi en France lorsqu'ils visent une race, une ethnie ou un handicap, sont invisibles et quotidiennement acceptés dans les descriptions que l'on fait des filles et des femmes, ou plutôt de « la » femme.



## PROMOUVOIR LA MIXITÉ CULTURELLE

Comme cela a toujours été le cas, les nouvelles technologies sont masculines et implicitement interdites aux femmes et aux filles. L'informatique en est un exemple. Certainement libératrice et porteuse de maîtrise et de pouvoir, elle appartient aux garçons, qui se familiarisent très tôt avec elle à travers des jeux vidéo, et laisse une grande partie des filles sur le bord de la route. Si le style graphique et sonore des CD pour les tout-petits est nécessairement « unisexe », les thèmes, l'esthétique et le langage de la production de jeux pour les plus grands enfants, en revanche, s'adressent clai-

rement aux garçons. Ce choix tient certainement compte d'une attitude qui consiste à privilégier, dans la famille, les goûts, les curiosités et les études des garçons, qui fait que leur équipement en matériel informatique est supérieur à celui des filles. Le goût pour la technologie est encouragé chez les garçons depuis la plus tendre enfance et constitue un terrain de complicité avec le père, qui est à la maison le maître de l'informatique. Le père et le fils devant un écran d'ordinateur est une image récurrente dans les livres comme dans les médias et la publicité). La production des jeux informatiques est orientée en grande partie par les goûts que le discours dominant induit chez les garçons : violence, compétition, cruauté, implacabilité, risque, four-



## LES HOMMES ET LE SEXISME

nissant des modèles fascinants aux futurs (ou actuels) délinquants. Et plus marginalement, vers le style infantilisant de la « rêverie poétique » ou vers une sous-culture « niaiserie fillette » ou, pire, vers les modèles de la fillette-femme provocatrice, de la Lolita perverse.

Il est temps que la critique, que les groupes féministes dénoncent les canaux par lesquels passent, dans la littérature enfantine et dans le multimédia destiné à l'enfance, les messages sexistes, militant ainsi pour une mixité culturelle qui enrichisse aussi bien les filles que les garçons, en évitant l'actuel clivage idéologique d'intérêts et d'activités qui, donnant une nette priorité aux goûts des garçons, gomme les caractéristiques de la culture et des valeurs féminines. Il est temps de proposer aux garçons autre chose que des aventures tonitruantes et brutales et d'ouvrir effectivement aux filles les terrains que l'on fait semblant de vouloir les voir conquérir, en créant des jeux et des livres tout aussi fascinants et « modernes », qui ne colportent pas pour autant des messages violents.

Mais, comme dans les vêtements, l'« unisexe » n'est, en cette matière, que l'autorisation et même l'injonction faite aux filles d'adopter la mode masculine, et l'on voit apparaître des nouvelles héroïnes virtuelles vêtues de cuir noir, au physique très sexy et à l'expression cruelle, qui manient de gros pistolets, tuent et détruisent dans un monde d'explosions, de musique assourdissante et de couleurs criardes. Un style que les filles peuvent être tentées de préférer à la futilité et la mièvrerie de ce qu'on leur destine : fascinées par l'attrait que la technologie la plus avancée confère aux jeux électroniques et ne voulant pas être marginalisées, elles se conforment au modèle dominant et intériorisent une culture de la violence, imitant de plus en plus les comportements « virils ».

La lutte contre la violence passe par l'élimination du sexisme. Il est indispensable que les hommes cessent de considérer cette lutte comme l'affaire des femmes et admettent qu'il s'agit là du plus grave problème du monde masculin et de la société en général, qu'ils acceptent leur responsabilité individuelle, acceptent de perdre des privilèges et des certitudes. Il est temps de décortiquer le processus de construction sociale des hommes, de cesser de proposer aux garçons le modèle de la virilité obligatoire, de la compétition omniprésente, de l'interdiction de la sensibilité. Il est temps de se demander pourquoi l'identité masculine est nécessairement « virile » et pourquoi cette virilité se manifeste à travers la violence, le mépris et la compétition. ■

■ **ADÉLA TURIN** est écrivaine, éditrice, fondatrice de l'association Du côté des filles.  
[filles@noos.fr](mailto:filles@noos.fr)  
[www.ducotedesfilles.org](http://www.ducotedesfilles.org)